

La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini Nizan et de Gaulle à Aubervilliers

Didier Bezace signe l'adaptation et la mise en scène d'*Aden Arabie* (1926), le récit fameux de Paul Nizan (1905-1940) que François Maspéro ressortait en 1960, avec la préface non moins fameuse de Sartre (1). C'est faire œuvre pie que de donner à entendre aujourd'hui ces deux textes qui incitent si fort à penser ; celui de Sartre, empreint d'une lucide amitié, et celui de son brillant condisciple, parti à vingt ans sur un coup de tête ronger son frein, non loin des lieux où Rimbaud avait cherché sa fin. Sur le plateau ensablé (scénographie de Jean Haas et de Didier Bezace) où trône – en guise de signe ironique pour Normale sup – un pupitre d'écolier adulte, Daniel Delabesse (Sartre) et Thierry Gibault (Nizan) vont se succéder. L'un et l'autre sont passés maîtres dans l'art de distiller, en déployant des trésors discrets d'éloquente ingéniosité, des partitions littéraires d'aussi haute volée. On ne perd pas un mot de ce qu'ils articulent et qui nécessite une attention soutenue, celle-là même requise par toute écriture d'exigence. Par l'acuité du regard qu'il porte, le portrait posthume que brosse Sartre de son alter ego fascine d'autant plus qu'il confine, par endroits, à l'autoportrait par défaut. Quant à *Aden Arabie*, quelle jouissance d'esprit que de savourer cette langue réflexive tout en nerfs, ce lyrisme sec par quoi un jeune homme ardent si tôt revenu de tout se détermine devant un monde inexorablement injuste !

On peut trouver que Thierry Gibault insuffle à son dire un rien d'amertume en trop, celle propre à l'homme fait, tandis qu'un frère cadet de Rimbaud, pour précocement mûri qu'il soit, pourrait garder, fût-ce dans l'indignation, plus de fraîcheur, celle en tout cas de Nizan prenant en son temps

« Résurrection éclairée de la figure exemplaire de Nizan, vrai fils du peuple élevé au mérite républicain. »

radicalement parti, ce qui surprit Sartre mais ne l'étonna pas. C'est là une remarque vénielle, sans doute subjective à l'excès, qui ne saurait altérer le bien-fondé d'une réalisation en tous points digne d'éloge et dont l'insigne vertu consiste d'abord dans la résurrection éclairée de la figure

exemplaire de Nizan, vrai fils du peuple élevé au mérite républicain dans une grande école, devenu communiste, permanent du Parti, journaliste à *Ce soir*, collaborateur de *l'Humanité* et romancier d'exception (*Antoine Bloyé, le Cheval de Troie, la Conspiration*). Mobilisé en septembre 1939, c'est depuis son unité cantonnée dans le Bas-Rhin qu'il expédie à Jacques Duclos, dans une lettre rendue publique, sa démission du PCF à cause de la signature du pacte germano-soviétique, au sujet duquel Brecht écrivait alors, dans son *Journal de travail* : « L'URSS s'est sauvée en plongeant dans le désespoir le prolétariat du monde entier. » Le 23 mai 1940, Paul Nizan s'écroulait sous une balle allemande à Recques-sur-Hem (Pas-de-Calais). Accusé post mortem de trahison par son parti qui le condamna, il tomba quasiment dans l'oubli, d'où Sartre, par bonheur, le tirait de tout son cœur vingt ans après.

Jean-Louis Benoit, de son côté, a organisé et mis en scène des extraits du *Journal de l'Élysée* (Fayard) de Jacques Foccart, qu'il présente sous le titre *De Gaulle en mai* (2). Ce spectacle, vu à sa création en octobre à la Criée de Marseille, prend la suite de ce que Benoit fit, entre autres, avec les *Vœux du président*, qui mettait en jeu François Mitterrand. À partir du témoignage de première main de celui qui fut « Monsieur Afrique », la scène montre les coulisses du pouvoir lors de la crise de Mai 68, dans lesquelles s'agitent, comme à *Guignol*, des personnages historiques d'alors : de Gaulle donc (Jean-Marie Frin), Foccart (Arnaud Décarsin), Christian Fouchet (Luc Tremblais), Georges Pompidou (Laurent Montel), Pierre Messmer (Dominique Compagnon), etc., courant en tous sens, en proie à l'affolement consécutif à l'incompréhension d'une situation d'heure en heure changeante et qui, manifestement, leur échappe. Les décors (Alain Chambon) comportent des armoires ou placards où se cacher, ce qui renforce l'aspect satirique, voire sarcastique, du projet. La leçon implicite est qu'ils ont eu chaud et que le général, pour le coup, n'avait rien vu venir. C'est un peu court, nonobstant le brio des interprètes.

(1) Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, jusqu'au 30 novembre.

(2) Idem, dans la petite salle, du 14 au 30 novembre.